



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

A peine l'ouverture des nouveaux salons de M^{me} Dasse¹ a-t-elle été connue, que la foule brillante de ses habituées est revenue plus empressée, plus nombreuse que jamais, pour admirer les ravissantes nouveautés qu'elle a composées pour cette saison. — Si les appartements resplendissent d'une élégance toute nouvelle, et d'autant plus distinguée qu'elle est toute dans la simplicité et la fraîcheur, on peut dire que le goût si exquis et si essentiellement *comme il faut* qui a toujours distingué les modes de M^{me} Dasse, semble s'être surpassé lui-même. Jamais nous n'avons vu réunies tant de choses si variées de style, de nuances, de caractères; jamais le goût ne s'est révélé

sous tant de formes et d'originalités, mais toutes d'une excessive élégance, et surtout d'une parfaite distinction. Il y a longtemps que nous avons adressé ces mêmes éloges à M^{me} Dasse; nous n'avons même pu parler d'elle sans faire ces mêmes remarques sur son tact et son savoir-faire, mais il semble que cet hiver, à la veille des fêtes nombreuses qui s'appellent de toutes parts, elle ait voulu, en quelque sorte, acquérir une célébrité nouvelle, et prouver qu'il y avait encore un degré au-dessus de ce que nous avions accepté pour le *nec plus ultra* du goût et de l'élégance.

— Le froid arrive toujours à point pour compléter la richesse des costumes d'hiver par la fourrure. Déjà les manteaux se doublent ainsi; la martre garnit les visites, et l'hermine se déploie au théâtre, dans les soirées. On avait craint, mais à tort, que

¹ Rue Richelieu, 38.

les nombreuses imitations qu'on a faites de cette blanche et délicate fourrure ne lui enlevassent de son prestige; mais au contraire, l'imitation en est toujours si grossière et si loin de la réalité, qu'elle ne la fait que mieux valoir, et le cadeau royal que Ser-teaux¹ a fourni à propos d'un illustre mariage, témoigne plus que jamais de la vogue de l'hermine. On en garnit des robes de velours bleu-Joinville et vert-chêne, à deux et trois rangs; s'il n'y en a qu'un seul, il doit être très-haut. Le boa paraît devoir revenir de mode, et on a bien fait, car il est gracieux, et sied bien sur de blanches épaules. Les garnitures de grèbe et le manchon pareil ont bonne grâce pour les visites parées. Au reste, Serteaux a un assortiment très-complet de toutes ces choses. La fourrure est un objet qu'on ne peut acheter qu'avec confiance, car les nuances qui la distinguent sont si imperceptibles, qu'on est heureux de trouver une entière bonne foi dans le magasin auquel on s'adresse. On porte aussi beaucoup de wisons, mais il doit être beau et bien choisi, si l'on a la prétention qu'il remplace la martre du Canada.

— Le nom de Beaudrand a une magie si bien méritée dans l'empire de la mode, que dire que M^{me} Penet² est son élève, c'est dire qu'elle ne fait que des choses charmantes. Ses chapeaux ne sont pas surchargés d'ornements, et par cela même ont un charme tout particulier. Les fleurs qu'elle y pose sont fines et bien choisies, les plumes onduleuses et bien nuancées de couleur. Ses petits bonnets ont une grâce ravissante, soit en blondes, soit en dentelles, et elle en a un que nous citerons, dentelle noire sur dentelle blanche, d'une originalité toute particulière, ainsi que des coiffures en velours qui se posent sur l'oreille, et donnent à la physionomie un piquant et une coquetterie auxquels ajoute encore la branche de roses qui se mêle à la chevelure.

— La fleur-plume que les demoiselles Romain³ ont adoptée pour les chapeaux du soir est d'un effet neuf et merveilleux dans son ensemble et sa légèreté. Ce nouvel ornement a eu un succès tout particulier aux Italiens; on en peut dire autant des coiffures

à franges d'or, à triple rang de blondes et à rubans orientaux, que ces demoiselles ont si heureusement créées. Le goût de M^{les} Romain est si varié, si souple, si plein de tact, qu'il saura deviner le chapeau qui doit remplacer la coiffure que vous n'avez pas eu le temps de faire exécuter, le chapeau, en quelque sorte, qui ira à votre disposition d'esprit et de caractère. Mais pour les jours où l'on n'est pas en train de se faire coiffer, il faut cacher sa pensée ou un caprice sous un chapeau, et c'est à M^{les} Romain qu'on va le demander, bien sûre qu'elles sauront y donner toute l'élégance qui remplace la grande parure.

— Il y a trois plaisirs dans l'occupation de la toilette: le désir, l'attente et la possession; mais il ne faut pas qu'aucun des trois soit trop prolongé pour être parfait. Pourquoi cette pensée ne nous serait-elle pas venue à propos d'un chapeau comme à propos d'une chose plus sérieuse? Tout s'enchaîne dans ce monde! La comtesse de T. entre ces ces jours-ci chez M^{me} Mantel-Galli (rue Choiseul, 17); elle admire le *turban royal* qui paraît pour la cour de Russie; la *Psyché*, bien faite pour tourner la tête à l'amour; la *Cendrillon*, qui captivera un beau prince comme celui de feu Perrault: puis, entre autres chapeaux charmants, un chapeau qui l'enchantait; malheureusement on l'emballait pour Vienne.

Voilà le *désir*.

M^{me} Mantel offre de le reproduire en quelques heures, la comtesse accepte, et jusqu'au soir elle se répète comme cette plume à la d'Artagnan et ce demi-voile de blonde retombant sur le velours épinglé rose vont la rendre jolie, pensée qui l'embellit encore.

Voilà l'*attente*.

A six heures, le chapeau arrive; il a été édifié comme par enchantement, et elle s'en pare bien vite pour aller au concert de M^{me} Damoreau, où ses amies lui disent: Comme votre chapeau est nouveau et distingué! comme il vous va bien!

Voilà la *possession*.

D'où nous concluons que M^{me} Mantel comprend bien les trois conditions qui caractérisent les femmes du monde. Ses modes, si parfaitement exécutées, donnent toujours le désir de s'en parer, moins l'impatience de les attendre outre mesure, et

¹ Rue Saint-Honoré, 323. — ² Rue Neuve Saint-Augustin, 4. — ³ Rue de la Chaussée-d'Antin, 18.



quand on a été complimentée sur le choix qu'on en a fait, on s'empresse de lui demander encore le concours de son goût et de son talent.

— Les quelques beaux jours qui ont suivi la Toussaint ont montré dans les promenades beaucoup de taffetas à côtes. On en fait des redingotes garnies d'une passementerie de l'invention de Sorré-Delisle¹ : elle est riche et légère à la fois ; c'est un ornement que toutes les femmes qui se mettent bien devaient s'empresse d'adopter. Ses franges multicolores sur les étoffes écossaises sont aussi fort recherchées. Sur les taffetas de Chine et les satins-dentelles on emploie des brandebourgs terminés par des glands d'un très-bon effet. Ces redingotes, fermées jusqu'en haut, ont, sur le corsage, un second collet à revers, boutonné et descendant jusqu'à la ceinture.

— Rien n'est encore parfaitement déterminé pour les soirées. Cependant nous avons vu quelques toilettes de bal destinées à l'étranger dont nous pouvons déjà parler. C'étaient quatre jupes de gaze d'égale hauteur, froncées ensemble à la ceinture, dont chacune était couverte de volants en franges *floconneuses*, et la berthe également couverte de franges un peu plus petites, charmante création de Sorré-Delisle. — Une robe de satin rose, dont la garniture en forme-tablier se composait de perles et de tulle bouillonné. — Une autre en crêpe-citron, ouverte sur les côtés, retenus ensemble par des touffes de roses trémières rouges. Le corsage drapé, et la draperie coupée par des fleurs sur la poitrine et les épaules. — Une robe de velours plein blanc épinglé, destinée à une mariée, était faite à corsage plat montant, avec les revers en angleterre. Comme les volants qui garnissent la jupe, les manches, amadis jusqu'à la moitié de l'avant-bras, laissaient passer des sous-manches en angleterre. Enfin une robe en damas cerise, sans garnitures, avec une haute berthe à trois rangs en point d'Alençon.

— Nous vous avons parlé du *bouquet-Luisa*, ce nouveau et délicat parfum dû aux inspirations de Guerlain², et spontanément adopté par la mode, comme seule essence digne de l'époque. — Maintenant nous reviendrons

¹ Place de la Bourse. — ² Rue de la Paix, 11.

sur bien de ses autres créations, qui, pour avoir moins d'*actualité*, n'en sont pas moins adoptées par les jeunes princesses de la cour, par les jolies femmes du monde, par les belles étrangères qui ont entendu retentir de tous côtés que hors Guerlain il n'y a point de salut (pour la beauté). Ainsi pas une d'elles n'ignore maintenant que rien n'est plus favorable à la chevelure que la *graisse d'oie*, et que cette découverte, toute simple jusque dans sa dénomination, que Guerlain a voulu laisser dans sa naïveté primitive, est tout ce qui s'est créé de meilleur jusqu'à ce jour pour maintenir les cheveux dans leur beauté, leur richesse, leur éclat le plus jeune. — Pour le teint, le *lily rose* est passé en usage si général que c'est manquer à toutes les lois de la toilette que de ne pas s'en servir. — Cette poudre fine, rosée et velouteuse, que l'on met légèrement sur la peau, lui conserve une fraîcheur d'une pureté *éternelle*. Ce mot *éternelle* est fort, et pourtant il n'est d'aucune exagération, car nous savons du lily rose employé depuis vingt ans jusqu'à soixante ans avec un égal succès. — La *sapocetti* tient lieu de toutes les crèmes de savon les plus délicates, et produit une douceur satinée sur la peau. — La *pâte aux quatre semences* est restée dans toute sa supériorité sur les autres pâtes d'amande, bien que dans ce dernier genre Guerlain ait des compositions admirables. — Nous faisons même à ce sujet l'observation que bien des femmes se trompent sur le genre de cosmétique qui leur convient, et qu'il est aussi important de calculer la composition qui va à sa peau que les remèdes qui vont aux divers tempéraments. — Guerlain a un art admirable pour reconnaître toutes ces propriétés, et juger l'essence ou cosmétique qui convient à tel ou tel genre de peau, et sous ce point de vue on peut dire qu'il est l'alchimiste le plus délicat et le plus savant appréciateur des femmes de cette époque.

La *Pirromé* continue aussi son succès. — Cette mode d'avoir les yeux comme voilés d'une *ombre mystique* n'est plus déjà un point de coquetterie, c'est un usage, une coutume qui s'avance dans nos mœurs, et paraîtra bientôt aussi simple que cela l'est en Orient, où les femmes ont ce regard *inexplicable* qui plaît tant. — Nous ne som-

mes pas encore faits à cette *étrangéité*, mais si elle doit réussir, c'est à Guerlain seul qu'en reviendra l'honneur.

Fashion.

Parmi toutes les magnificences qui se montrent aujourd'hui dans la maison Foye-Davenne¹, il est un tapis appelé *le lis*, qui se distingue entre tous par un de ces dessins grandioses, cette richesse d'harmonie, cette élégance de style, qui ne peuvent être admis que dans les salons d'élite.

Comme autre genre d'un luxe introduit aussi aujourd'hui dans tous les salons de la plus élégante aristocratie, nous citerons les tapis de table. Ceux que nous avons vus chez Foye-Davenne sont le modèle de tout ce que le goût français et la splendeur orientale peuvent réunir de plus séduisant. — Il y en a de tout couverts de fleurs, frais et charmant par terre, appelés pour cela, tapis *Pompadour*, et qui sont parfaits pour les boudoirs et la chambre à coucher. — Il y en a dits de *Turquie*, dont les dessins vont bien avec tout, fort jolis partout, et de nuances à toute épreuve. — Il y en a de surnommés d'*Ispahan*, au fond d'or sur lequel serpentent des feuillages vert et ponceau, et dont le tissu est d'une souplesse que ne surpasse aucune tapisserie des Gobelins. — Il y en a un au-dessus de tout cela encore, qui a nom l'*Alhambra*, c'est un rêve de tout ce que l'imagination peut créer de plus brillant, de plus harmonieux, de plus splendide. — C'est une de ces riches fantaisies empruntées aux *Mille et une Nuits*, et qui réalisent l'ouvrage des fées avec ses magiques effets d'or et d'argent entremêlés. Le tapis *Alhambra* doit paraître tout d'abord dans les salons de la belle infante qui vient nous apporter toutes les grâces et tous les luxes de la poétique Espagne. Nous parlons tant des *tapis de table*, parce qu'ils sont devenus la *mode de Paris* dans tous nos beaux salons. — Les tables du milieu, celles des coins ou des canapés en sont recouvertes; le luxe des beaux bois et des marqueteries pour table est resté à la riche bourgeoisie. — La véritable élégante n'admetchez elle que le tapis aux plis

ondulants et soyeux, retombant jusqu'à terre par le poids de la haute crêpe qui l'entoure.

Nous faisons une exception, bien entendu, pour les marbres de Sicile, les mosaïques de Rome ou de Florence, les malachites de Sibérie, et même les magnifiques tablettes incrustées de métal, de nacre ou d'ivoire à la manière de Boule.

Et maintenant, par une de ces transitions comme nous en voyons tant dans la mode et dans l'esprit, parlons de la chose la plus simple, la meilleur marché, la plus utile dans tous les ménages bien organisés : ce sont les tapis d'Alger, à deux francs le mètre carré!... Nous ne vous dirons point que c'est magnifique, mais c'est excellent dans les antichambres, escaliers, corridors, chambres d'enfants, etc. C'est l'expression de la réunion du confort et du goût avec lequel Foye-Davenne a voulu satisfaire à toutes les exigences du luxe et du bien-être.

Dans tous ces luxes d'intérieur qui semblent s'agrandir tous les jours, et qui ont fait de nos industriels de véritables artistes, le luxe du service de table a surtout progressé de la manière la plus brillante. Qui verrait à cette heure les magasins de Lahoché-Boin², ne comprendrait pas la réputation qu'avait autrefois cet *escalier de cristal*, qui faisait admirer sa colonnade de verre taillé et ses quelques cristaux d'uniformes facettes. Aujourd'hui l'*escalier de cristal* est devenu un bijou aux mille nuances, scintillant comme sur un fond de nacre et de diamant; tous ces cristaux blancs sont magnifiques et limpides; tous les verres de couleur sont éblouissants et diaphanes. — Tout ce que la Bohême a créé de plus merveilleux est égalé par la verroterie de Lahoché-Boin, et la Saxe n'a jamais eu de plus belle porcelaine que celle qui passe de Lahoché-Boin sur la table des princes les plus luxueux de l'Europe. — Rien de comparable à l'éclat de ces carafes et de ces flacons où le vert émeraude et le rouge rubis serpentent sur un fond plus diaphane que l'eau des cascades; et ces superbes verres de formes si élégantes, et ces *coupes* à champagne qui ont remplacé le classique entonnoir, et rappel-

¹ Rue Neuve des Petits-Champs, 63.

² Palais-Royal, à l'*escalier de cristal*.





Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

Chapeau, Manteau de velours et Manteau Montpensier, satin et velours des M^{lles} d'Alexandrine, rue d'Antin, 14. Papeterie Serre-Poliste Manteau Montpensier, de la M^lle Payan. Parfum Guerlain.

Messrs. S. & J. Fuller, 34 Rathbone Pl. Lond.

Ayuntamiento de Madrid

lent le banquet anacréontique, où l'on buvait à pleine coupe à la fortune et aux amours! — Que dirons-nous aussi de ces services de table, de dessert, de thé, de toutes ces porcelaines à dessins et coloris qui n'appartiennent qu'à cette seule maison, et portent en elles cette *distinction*, la plus réelle de toutes les beautés? Les chiffres, les armoiries y sont empreints avec un goût inimitable, et qui devient le plus élégant des ornements.

Classons cependant entre toutes ces merveilles le *service moresque*, délicieuses porcelaines au fond d'azur, sur lequel des feuillages d'acanthe en or et des blazons ou des chiffres sur fond pourpre produisent un délicieux effet. C'est à Madrid, dans une des dernières solennités royales, qu'est apparue la première élégance de ce genre, et sa haute destination ne pouvait qu'ajouter aux admirations que Lahocbe-Boin obtient dans tous ces luxes princiers auxquels il est de toutes parts appelé à concourir.

EXTRAITS

DES MÉMOIRES D'UN HOMME HEUREUX.

Paris, 17 août 1831.

Ce matin, entre sept et huit heures, au moment où je sortais de mon lit, mon nouveau valet de chambre, Germain, est venu me demander si je voulais recevoir M. Dominique Duprat.

— Certainement! ai-je répondu; qu'il entre et qu'il soit le bien-venu.

Puis, me tournant du côté de Germain très-empressé de me chausser mes pantoufles et de me passer ma robe de chambre :

— Monsieur Germain, ai-je dit de ma voix soleannelle, Dominique Duprat est mon plus vieil et peut-être mon seul ami : ne vous avisez donc jamais de lui refuser ma porte.... ou sinon je vous y mets... à la porte.

Ce mot spirituel, qui n'est pas de moi, mais qui était amené assez heureusement, parut faire une vive impression sur Germain; il s'est incliné en manière d'assentiment et s'est hâté d'introduire l'ami Duprat.

Lorsque nous avons été seuls, Dominique

et moi, je lui ai tendu la main, et je lui ai demandé :

— Quel bon vent t'amène si matin? viens-tu déjeuner avec moi?

Mais lui, sans répondre à ma question, sans même serrer la main que je lui tendais, il s'est laissé tomber dans un fauteuil, il a baissé la tête, et un soupir bruyant a soulevé sa poitrine.

— Dominique, me suis-je écrié, qu'y a-t-il? Quel malheur te frappe? parle... mais parle donc... tu me fais mourir avec ton silence!

Alors il s'est levé tout d'une pièce, par un mouvement automatique, et, plongeant ses doigts crispés dans sa chevelure humide de sueur :

— Delanoue, m'a-t-il dit en bégayant, et comme si chaque syllabe lui devait déchirer le gosier, Delanoue, je suis perdu.

— Que dis-tu?

— Perdu sans ressources!

— Est-ce possible?

— Avant une heure je quitterai Paris; demain j'aurai quitté la France... Qui sait si nous devons nous revoir?

Cette brusque déclaration m'a foudroyé pour ainsi dire; j'ai voulu parler, et ma voix a expiré sur mes lèvres; j'ai voulu marcher, et mes jambes m'ont refusé leur service. Je n'ai repris l'usage de mes sens qu'en lui entendant prononcer cette phrase saccadée :

— Allons... je pars... embrasse-moi... adieu!

— Mais, par grâce, me suis-je écrié, explique-toi, ou je croirai que tu veux me rendre fou. Qu'est-ce que c'est que ce départ inattendu? est-ce un voyage? est-ce une fuite?

Duprat m'a pris les mains, qu'il a serrées comme dans un étau, et collant sa bouche à mon oreille :

— C'est une fuite... une fuite honteuse! a-t-il murmuré d'une voix plus faible que le souffle d'un nouveau-né.

— Et pourquoi fuir? ai-je repris en balbutiant.

Il y a eu un court moment de silence qui m'a semblé long comme une éternité. J'ai senti, aux flammes ardentes qui ont sillonné mon visage, que la rougeur qui couvrirait son front déteignait sur le mien.

— Tu me demandes pourquoi je suis? m'a dit enfin Dominique; je suis parce que je suis à bout de ressources, parce que demain ma signature sera protestée, parce que, dans trois jours, je serai déclaré en faillite.

— Dieu soit loué! ai-je reparti aussitôt; ce n'est qu'une plaie d'argent, et plaie d'argent, comme on dit, n'est pas mortelle.

Dominique a souri tristement.

— Tu te trompes, a-t-il dit, c'est une blessure dont on ne guérit pas.

— Jete sauverai.

— Impossible, j'ai roulé au fond d'un gouffre sans issue.

— Et si je veux, moi, me jeter à ton aide?

— Ce serait un acte de démence stérile. Tu ne peux rien pour moi, et j'aurais le remords de t'avoir entraîné inutilement dans ma ruine.

Une pareille résistance m'a irrité.

— Écoute, lui ai-je dit, si tu étais à ma place, je ne sais pas ce que tu ferais, ou plutôt je le sais bien: tu te dévouerais à mon salut, corps et âme. Pourquoi donc ne ferais-tu pas pour toi ce que tu ferais pour moi, le cas échéant? Crois-tu donc que je t'aime moins que tu ne m'aimes? Si elle t'est venue, cette pensée est injuste et je la repousse. Il ne sera pas dit que, moi vivant, j'aurai laissé dans la peine un ami de toute ma vie, un homme qui a été mon associé pendant quinze années. Non! ai-je ajouté en m'échauffant, il ne sera pas dit que les juges consulaires te déclareront en faillite, toi Dominique Duprat, de l'ancienne maison Dominique Duprat, Jacques Delanoue et compagnie. De quelle somme as-tu besoin? mon portefeuille, mon crédit, ma signature, tout cela est à ton service.

— Et je n'en userai pas, a-t-il répliqué. Si j'ai commis des fautes, est-ce à toi de les expier? D'ailleurs, mon passif est énorme; le chiffre, si je te le révélais, te causerait une véritable épouvante. Au lieu de continuer sagement le commerce des vins, qui avait fait de notre maison, alors que nous étions associés, l'une des plus solides et des plus importantes maisons de Bercy, je me suis lancé, depuis trois ans, c'est-à-dire depuis notre liquidation, dans des spéculations sur le trois-six, d'une hardiesse effrayante. Je jouais un jeu à devenir riche comme les Rothschild ou gueux comme Job. La chance

a tourné contre moi, et j'ai à payer demain pour plus de douze cent mille francs de différences.

Ce que Dominique avait prévu a eu lieu: je suis demeuré abasourdi.

— Insensé! n'ai-je pu m'empêcher de lui dire, pourquoi aussi avoir voulu continuer les affaires? — Alors que je me trouvais assez riche, pourquoi as-tu voulu t'enrichir encore?

Dominique a haussé les épaules.

— Chacun obéit à sa destinée, a-t-il répliqué. Les uns naissent heureux, et tu es de ce nombre; les autres naissent malheureux, et j'en suis un triste exemple. A toi tout sourit; rien ne me réussit, à moi. — Observe bien que ce n'est point un reproche que je t'adresse, c'est un fait que je constate, et rien de plus. Ainsi donc, tandis que tu vas continuer à vivre la vie tranquille et dorée des bourgeois de Paris, me voilà condamné à mener une existence errante et désolée.

— Mais enfin, ai-je dit, cet exil n'aura qu'un temps, tu nous reviendras?

— Jamais! que ferais-je en France, en admettant même que je parvinsse à désarmer les rigueurs de la police correctionnelle? As-tu envisagé quelquefois la dure position que la loi fait au failli? Privé de mes droits civils, je ne saurais plus être ni tuteur, ni juré, ni garde national, ni éligible, ni électeur. Je n'aurais plus la liberté d'entrer à la Bourse, et connais-tu donc beaucoup d'honorables négociants qui consentissent à m'appeler leur gendre et à me donner leur fille?

— C'est vrai! ai-je soupiré; tel est pourtant le cortège des souffrances morales que la faillite traîne après elle.

— Tu le vois, Delanoue, je dois partir... il faut que je parte! Adieu donc, homme heureux, et, je t'en prie, songe un peu à moi lorsque tu n'auras rien de mieux à faire.

— Tu me quittes déjà? Ne me diras-tu pas où tu comptes te retirer?

— D'abord en Belgique, ce paradis terrestre des spéculateurs ruinés... et puis Dieu sait où! Mais voici l'heure du départ, et j'ai à peine le temps de me rendre à la Villette.

— Pourquoi à la Villette?

— Par mesure de précaution. Ma présence

dans la cour des messageries exciterait des soupçons et donnerait lieu à des commentaires qui conduiraient droit à la vérité. Ma place est arrêtée, et j'attendrai la voiture sur la route.

J'ai interrompu Dominique et j'ai sonné Germain, qui n'a pas tardé à paraître.

— Qu'on attelle mon cabriolet, et qu'on fasse vite!

Vingt minutes après, nous débouchions au grand trot dans le faubourg Saint-Martin, et, laissant la Villette derrière nous, nous ne nous sommes arrêtés qu'à deux kilomètres de la barrière. Une dernière fois j'ai embrassé Dominique.

— Adieu, mon pauvre ami, ai-je dit en serrant sa main, dans laquelle j'ai glissé un petit portefeuille contenant quelques billets de banque.

— Adieu, homme heureux! a-t-il répliqué d'une voix profondément altérée.

En ce moment nous avons été rejoints par la diligence. Nous avons hélé le conducteur, et, s'accrochant aux courroies, Dominique s'est hissé sur la banquette.

Alors je suis remonté dans mon cabriolet, et j'ai tourné bride vers Paris.

Les dernières paroles de mon ami ont longtemps retenti à mes oreilles avec un bourdonnement étrange.

— Adieu, homme heureux! m'a-t-il dit.

Le fait est que je suis heureux.

Que manque-t-il à ma félicité pour être plus que parfaite? Moins que rien.

J'ai trente-neuf ans, je possède une jolie fortune, je me porte bien; sans être un Adonis, je suis mieux que mal; sans être un aigle, je ne suis pas plus bête qu'un autre. L'entrée de la Bourse ne m'est pas fermée, à moi! Enfin, comme ce pauvre Dominique me l'a fait observer, je jouis de tous mes droits civils, c'est-à-dire que je peux être juré, tuteur, colonel de ma légion, électeur, conseiller municipal, voire même député, sans compter que rien ne s'oppose à ce que je fasse un brillant mariage.

Et j'ai regagné ma maison en savourant mon bonheur.

ALBÉRIC SECOND.

(La suite au prochain numéro.)

L'UNIVERS ET LA MAISON!

Ce titre piquant est celui d'une comédie en cinq actes et en vers, que M. Méry vient de faire représenter sur le théâtre royal de l'Odéon, et qui a obtenu beaucoup de succès.

L'heureux et spirituel écrivain auquel nous devons tant d'épîtres charmantes, tant de feuilletons remplis d'intérêt, tant de satires de nos travers et de nos ridicules, a eu le courage de s'attaquer cette fois à deux plaies de notre époque : la soif de l'or, les exagérations et les extravagances de l'industrie.

Le personnage principal de sa pièce est un négociant qui connaît le monde entier, et est en relation avec les marchands, les banquiers, les industriels de toutes les places de la terre, et ne sait pas ce qui se passe dans sa maison. Il a une femme charmante, deux enfants dignes de sa tendresse, et c'est à peine s'il les connaît. Une suite de circonstances imprévues est sur le point de le priver de cette famille; mais, à la fin, éclairé par les leçons de l'expérience, il laisse de côté *l'univers* pour n'avoir plus à s'occuper que de sa *maison*.

Nous ne prétendons pas défendre cet ouvrage, auquel on reproche une action un peu commune, mais nous ne pouvons résister au plaisir d'en louer et surtout d'en faire connaître et apprécier le style et les détails. Partout ce style est étincelant d'esprit et de verve. Aux épigrammes piquantes succèdent les tableaux gracieux, les descriptions intéressantes; ce ne sont que mots heureux, que réparties vives et soudaines qui vont droit à l'adresse de nos folies, de nos extravagances. Au feu continu de cette poésie légère et facile qui ne manque jamais, cependant, aux émotions de l'âme et du cœur, poésie que l'on a pu comparer, avec raison, au plus brillant des feux d'artifice, on oublie les défauts du roman. Y a-t-il rien de plus agréablement fait que ce récit du jeune fils du négociant racontant sa première campagne amoureuse :

..... Il m'envoie un jour en Italie
Pour acheter le riz du Piémont, à Turin :
On avait tout vendu..... J'arrive..... Pas un grain !
Tout en priant le ciel d'inventer un prodige
Pour ramener le riz sur les bords de l'Adige,
En poste je courais, dans un joyeux élan,
Sur le chemin fleuri qui conduit à Milan.

Un soir, à la Scala, j'étais dans une loge.
Autour de moi chacun parlait avec éloges
D'une actrice... son nom n'a rien à faire ici :
Le rideau se levant, on cria : « La voici ! »
Quels beaux yeux ! quel visage ! Une femme divine
Dans tout ce que je vois et ce que je devine !
Elle marchait, sa taille éblouissait mes yeux ;
Elle chantait, sa voix me rendait tout joyeux.
Mon pied ne touchait plus à ce globe de fange ;
Je flottais dans le ciel, ange à côté d'un ange ;
Et lorsque j'eus fini ce rêve aérien,
Lorsqu'elle disparut, moi, je ne vis plus rien...

Par suite de ce bel amour, le jeune homme dépense beaucoup d'argent, a des querelles, un duel, et il reçoit un coup d'épée qui lui rend un peu de sang-froid et de raison. On a vivement applaudi ce passage où le pauvre amoureux blessé raconte une vision qui lui est apparue pendant que la fièvre consumait son corps et le retenait étendu sur son lit :

..... J'ai fait un rêve assez étrange !
J'ai rêvé que ma sœur, sous la forme d'un ange,
Assistait au duel, et puis me défendait
De ses ailes d'azur, quand l'autre m'attaquait !
— « Bien, ai-je dit, ma sœur, ta science est trompée,
» Je viens de recevoir, au bras, un coup d'épée !
— « Tant mieux, mon Ludovic, m'a-t-elle répondu ;
» Tu l'avais mérité, cela t'était bien dû !
» Il faut une leçon à l'enfant qui s'oublie,
» Abandonne sa mère, et fait une folie...
» C'est moi qui dirigeais le feu du spadassin ;
» Il te blessait au bras, mais je couvrais ton sein ! »

Ce dernier trait est charmant, et il y en a une foule de ce genre dans l'ouvrage, qui nous semble promis à une suite de brillantes et fructueuses représentations.

THÉÂTRES.

Un artiste dont la carrière dramatique a commencé il y a deux ans, au Théâtre-Français, Chartes Ponchard, chantera dans *Robert-Bruce* le rôle qui était d'abord échu à Gardoni. Il a fait depuis quelque temps, sous la direction de son père, des études musicales qu'on dit très-complètes. Il a été entendu par des musiciens d'élite, et cette

audition lui a été on ne saurait plus favorable. — Le directeur de l'Opéra vient de confier un ouvrage à M. Bénédic, un des musiciens les plus expérimentés de l'école de Weber. Le poëme est de M. Hippolyte Lucas.

— *Le Vieux de la montagne* est, dit-on, la première pièce qui sera représentée au Théâtre-Français; les répétitions sont fort avancées. — Il est question de reprendre prochainement *l'Amphitryon*, de Molière. — On annonce l'engagement de Delauney, ce jeune premier qui vient de produire une si vive sensation à l'Odéon, dans la comédie de M. Méry. Delauney est un élève du Conservatoire. — Lors du premier congé qu'elle passera à Londres, M^{lle} Rachel doit s'essayer, assure-t-on, dans le rôle de Célime.

A ce Numéro est jointe la planche 2224.

POUDRE DE NAQUET pour donner aux dents la blancheur de l'ivoire. Cette poudre est aujourd'hui dignement appréciée des amateurs et des gens de l'art. Palais-Royal, 132.

FRICK, teinturier, rue de la Paix, 9, connu par la perfection qu'il a innovée dans l'art de la teinture, et par les médailles et mentions qu'il a obtenues de la Société d'Encouragement et à l'exposition de 1839, vient encore de trouver de nouveaux procédés à la vapeur, au moyen desquels il teint avec une célérité et une économie inusitées jusqu'ici toutes les étoffes, en varie la couleur, nuance celles des cachemires; réservant les palmes et ravivant les couleurs passées; arlequine les palmes et les franges à volonté. Il teint, nettoie et apprête toutes espèces de soieries brodées, brochées, imprimées toutes couleurs, leur conserve le BRILLANT et la SOUPLESSE du neuf. — Les ateliers sont rue de la Madeleine, 41 et 43.

FOULON, parfumeur breveté du roi, rue St-Honoré, 372, Paris. CRÈME D'AMARILLYS BREVETÉE. Extrait du suc qui émane du bulbe d'amarillys et répand sur la peau une blancheur et une suavité charmantes. Elle repare tous les effets du contact de l'air, des fatigues et des maladies si préjudiciables à la fraîcheur du teint. Son succès, déjà constaté par l'expérience, prouve que la CRÈME D'AMARILLYS sera la fondation indispensable de toutes les recherches de la toilette, et M. Foulon, qui en est l'inventeur, y trouve déjà aujourd'hui une célébrité justement méritée.

L'empressement avec lequel l'EAU et la POUDRE ANGLAISES du docteur Z. Addison ont été accueillies par le monde élégant, a fait place, à juste titre, au succès de vogue éclatant que nous nous plaisons à constater. Les principales propriétés de cette importation consistent à conserver aux dents leur blancheur primitive, et à empêcher les progrès de la carie en affermissant les gencives. — Les dépôts sont à Paris, chez GESLIN, maison dorée, boulevard des Italiens, 12.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DE V^e DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.